

Le professeur révèle la classe transatlantique d'Epstein | Prof. Kees v.d. Pijl

S'il vous semble que les pays occidentaux sont dirigés par une poignée d'élites mondialistes du WEF qui ont plus en commun entre elles qu'avec la grande majorité des habitants de leurs pays, c'est parce que c'est effectivement le cas. Ce phénomène s'appelle la « formation de classe » et c'est une force sociologique. Aujourd'hui, je m'entretiens avec le Dr Kees van der Pijl, professeur émérite de relations internationales à Sussex et l'un des plus grands spécialistes mondiaux de la formation de classe. Nous abordons également le marxisme, la finance, la technologie, le renseignement, le sionisme, ainsi que la transition des États-nations vers des réseaux de pouvoir transnationaux. Nous discutons du déclin de l'Europe, de la guerre, des BRICS, de l'effondrement social, des valeurs collectives, de la migration et des limites de la résistance face à un ordre violent dirigé par l'Occident. Liens : Kees van der Pijl sur Academia.edu : <https://independent.academia.edu/KeesVanderPijl> Neutrality Studies sur Substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/academic>) Boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatage : 00:00:00 Classe dirigeante atlantique 00:07:57 Marxisme et pouvoir de classe 00:11:06 Sionisme, technologie et réseaux d'élite 00:17:27 Mondialisme, Europe et États-nations 00:39:25 Résistance et valeurs collectives 00:45:36 Violence, migration et ordre mondial 00:52:51 Russie, Chine, Iran et retenue 00:59:43 Liens de l'invité et conclusion

#Pascal

Bienvenue à tous dans *Neutrality Studies*. Je suis Pascal Lottaz, et aujourd'hui je reçois le docteur Kees van der Pijl, professeur émérite de relations internationales à l'université du Sussex, et auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *La formation d'une classe dirigeante atlantique* et *Les rivalités mondiales, de la guerre froide à l'Irak*. Kees, bienvenue. Merci, Pascal. Merci beaucoup d'avoir pris le temps aujourd'hui. Vous avez travaillé sur ce sujet de la formation des classes transnationales, entre autres, et vous essayez d'adopter une vue d'ensemble, une sorte de perspective à vol d'oiseau, pour comprendre comment ces groupes se forment et comment ils projettent ensuite leur pouvoir politique. Est-ce qu'on pourrait peut-être commencer par le premier livre que j'ai mentionné, *La classe dirigeante atlantique* ? Qu'est-ce que les gens devraient en savoir ?

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, c'est vraiment une façon d'imaginer comment la classe dirigeante exerce son pouvoir. La classe dirigeante capitaliste n'est pas d'abord une formation économique qui s'impose ensuite politiquement. C'est une formation sociale, qui agit sur plusieurs fronts en même temps. Donc, la classe capitaliste — et c'est d'ailleurs l'argument du livre — se restructure sans cesse, en fonction des formes d'organisation les plus efficaces à un moment donné. Pour le dire simplement, le capitalisme est né du commerce et des premières formes de manufacture. Et à cette époque, les forces liées à ces activités capitalistes particulières dirigeaient aussi l'ensemble de la classe des propriétaires.

Donc, tous les différents éléments de la classe capitaliste se tournaient vers ce groupe particulier, parce qu'ils l'associaient à la réussite. Pas seulement à la réussite économique, au sens d'obtenir une grande part de la masse des profits — ce qui compte plus que le taux de profit — mais aussi à sa réussite politique : sa capacité, par exemple, à gérer les relations internationales, à gérer les questions sociales et à maintenir la cohésion de la société. Parce qu'au fond, le problème auquel toute classe dirigeante est confrontée, c'est de savoir comment convaincre la majorité d'accepter d'être gouvernée par une minorité. Et le livre **The Making of an Atlantic Ruling Class** parle justement de cette période du vingtième siècle, depuis la fin du dix-neuvième jusqu'aux années mille neuf cent quatre-vingt, quand il a été publié. Le grand changement qu'on observe sur cette période, c'est le passage d'une économie fondée sur la production manufacturière intensive — la fabrication de biens de consommation durables, comme les voitures, par exemple — à une économie dominée par la finance.

Et quand la finance s'approprie la plus grande part de la masse des profits, mais qu'en plus elle parvient, par son activité idéologique, à imprégner la société de l'idée qu'on va dans la bonne direction si on suit le principe du marché autorégulé — cette idée selon laquelle on ne vit que pour gagner toujours plus d'argent, et ainsi de suite —, une fois que la société dans son ensemble en vient à adopter cette idée, même si c'est contraire aux intérêts de la majorité, de tous ceux qui ne bénéficient pas d'une société entièrement fondée sur l'activité économique individuelle, eh bien, une fois qu'elle réussit à convaincre le reste de la société d'aller dans ce sens, une nouvelle cohésion, une nouvelle logique sociale s'installe. Et ça, c'est à peu près ce qui s'est produit dans les années soixante-dix. Avant cette période, la société tenait ensemble autour de l'idée qu'un jour, on pourrait avoir une voiture ; on vivait dans une société disciplinée, très standardisée.

Vous savez, toute l'idée du fordisme, du nom d'Henry Ford, le constructeur automobile, c'était pas seulement qu'il y avait des voitures, mais aussi que la société elle-même était standardisée. Les gens menaient des vies que Gramsci comparait à celles des paysans : il fallait se lever tôt. On ne pouvait pas passer la nuit à danser si, le lendemain, on devait se présenter à l'usine de production de masse et être précis dans la façon de placer ses petites vis, et tout le reste. En même temps, c'était la période de la guerre froide. Bon, je m'éloigne un peu du sujet, mais j'espère que vous voyez l'idée : il ne s'agit jamais d'un processus économique qui se traduirait directement en politique, mais plutôt d'un processus de formation de classe. Cela veut dire qu'un groupe particulier, à l'intérieur de la

grande classe capitaliste, avance sur la base de ce que nous appelions à Amsterdam, à l'époque, un concept global de contrôle.

Ça veut dire que vous avez une vision de la société qui, d'un côté, est liée au système économique — ce qu'on appelle les fractions du capital — qui s'approprient la plus grande part de la masse des profits. Mais de l'autre côté, cette vision est aussi liée à des idées que beaucoup de gens partagent. Par exemple, aujourd'hui, on a une jeune génération qui a grandi avec Internet. Vous n'avez pas besoin de leur dire : « Écoutez, avant d'adopter Internet, sachez que la Silicon Valley s'approprie la plus grande part de la masse des profits. » Ils ne comprendraient même pas de quoi vous parlez.

Internet a quelque chose de magique. Et cette magie, on peut la comparer à celle de l'argent, ou à celle d'avoir sa propre voiture, avec quatre places à l'intérieur. À l'époque, ces choses-là étaient aussi enivrantes que l'Internet l'est aujourd'hui. Alors, quand on parle de formation des classes, on parle de groupes qui avancent dans le processus économique, mais qui, en même temps, ont la capacité de diffuser des idées porteuses d'une certaine magie. Des idées qui inspirent les jeunes générations, que les gens associent à la belle vie. Des idées que certains relient à la paix... et d'autres, parfois, à la domination sur les autres.

#Pascal

Petite pause rapide, parce que j'ai été récemment banni de YouTube. Même si je suis de retour, ça peut très bien se reproduire à tout moment. Donc, s'il vous plaît, pensez à vous abonner, non seulement ici, mais aussi à ma newsletter sur Substack. C'est pascallottaz.substack.com. Le lien est dans la description juste en dessous. Et maintenant, on reprend la vidéo. C'est assez fascinant, parce que ce que tu dis là, c'est ce que d'autres appelleraient, tu vois, le résultat. Le résultat de ce que le système produit. Et ce résultat, c'est quelque chose qui fait avancer la société. C'est pour ça qu'on finit par avoir une adoption massive. Mais toi, en fait, tu fais un peu l'inverse.

Tu dis, non, non, non. C'est la réunion de la classe, celle qui cherche sans cesse à justifier sa propre existence en produisant de nouvelles choses. Et c'est... Est-ce que je peux te demander, en quoi ton analyse diffère de celle à laquelle ça me fait le plus penser, à savoir le marxisme ? Le marxisme dit que c'est la structure sous-jacente de l'économie qui crée ces élites, qui ensuite abusent du système, et que, selon la logique même du système, elles doivent abuser, croître encore, se nourrir des plus faibles, et ainsi de suite. Si je te comprends bien, toi, tu places la classe avant le système, c'est bien ça ?

#Kees v.d. Pijl

Oui, oui, oui. Et je pense aussi que ça dépend beaucoup de la façon dont on interprète Marx. Il est un peu comme Einstein en physique, tu vois, dans le sens où, si Einstein avait été isolé pendant un siècle entier de la vie universitaire, toi et moi, on connaîtrait des « einsteinistes » et des « anti-einsteinistes », et ainsi de suite. Et aujourd'hui, c'est pareil avec Marx. Parce qu'il était politiquement

trop explosif, il a été exclu du monde académique, et ça a conduit certains à devenir marxistes, et l'université, dans l'ensemble, à devenir anti-marxiste. Moi, j'ai toujours eu le sentiment — et j'ai eu la chance d'appartenir à cette génération — que Marx, c'était tout simplement l'Einstein, ou si tu veux, le Marx, entre guillemets, des sciences sociales, peut-être même de toutes les sciences, dans la lignée de Hegel. Alors, l'idée que quelqu'un puisse être différent de Marx et pourtant être un chercheur avancé en sciences sociales, pour moi, c'est difficile à accepter.

Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas, dans la tradition anti-marxiste, des penseurs très importants, comme Karl Polanyi, par exemple, dans les années quarante, avec son livre **La Grande Transformation**, et d'autres qui ont malgré tout fait avancer les choses. Mais ils ont progressé sur une voie parallèle, si vous voulez. Beaucoup d'aspects de la pensée marxiste n'ont toujours pas été pleinement intégrés dans la pensée académique en général, ni dans la théorie sociale en général. Et cela vient de cette longue période d'exclusion, et de l'association du marxisme avec des changements politiques profonds — une association qui, au vingtième siècle, a mal tourné — ce qui a encore renforcé le manque d'attrait du marxisme pour le monde universitaire moyen. Vous savez, si l'Union soviétique existait encore et qu'elle prospérait, ce serait une autre histoire. Mais le fait qu'elle se soit effondrée a aussi nui au statut de toute pensée critique, et en particulier, bien sûr, du marxisme.

#Pascal

Oui, oui, c'est vrai. Mais, vous savez, la critique ou l'analyse marxiste reste encore aujourd'hui un cadre très solide pour comprendre le développement des sociétés dans leur ensemble, et en particulier de ces formes transnationales qu'on observe. Ce qu'on essaie de comprendre, c'est ça, non ? Comment se fait-il que de grands groupes entiers se déplacent dans une direction ou dans une autre ? Et on travaille aussi là-dessus en termes de classes dirigeantes. On examine aussi le sionisme comme une idéologie politique qui fait partie du fonctionnement de cette classe dirigeante actuelle, ou de la façon dont elle s'est développée au fil du temps. Est-ce que vous pourriez en parler un peu, et plus largement, expliquer comment ces classes, qui ne s'intéressent pas tant au bien de leur pays qu'à celui de leur propre classe, fonctionnent ?

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, comme je l'ai dit, à chaque étape du développement social, il y a un secteur du système capitaliste — ou, si vous voulez, une fraction du capital — qui prend la tête du processus. D'un côté, il projette un certain type de société, perçu à ce moment-là comme particulièrement attractif. Et de l'autre, il s'appuie sur le fait qu'il s'approprie la plus grande part de la masse des profits. Dans les années quatre-vingt-dix, la pointe du développement capitaliste s'incarnait, on peut dire, dans un triangle : les industries de l'informatique — disons, la Silicon Valley — et les médias, qui, à cette époque, se sont regroupés en quelques très grands ensembles, de véritables conglomérats.

Surtout aux États-Unis, non ? Oui, mais il faut dire que certains des plus grands conglomérats médiatiques américains étaient aussi étrangers. Par exemple, Bertelsmann, en Allemagne, c'est une entreprise très puissante, un vrai groupe d'envergure. Et puis il y a Murdoch, qui vient à l'origine d'Australie, avant de créer Fox aux États-Unis, et ainsi de suite. Maintenant, le troisième côté du triangle, ce sont les services de renseignement. Et on oublie souvent qu'à partir des années quatre-vingt-dix, eux aussi sont devenus des acteurs sur de nombreux échiquiers. Par exemple, la CIA a créé, en gros conjointement avec le service israélien, l'unité huit-deux-zéro-zéro, qui est le service de renseignement d'origine électromagnétique en Israël... ils ont ensemble fondé In-Q-Tel.

Et In-Q-Tel, c'est une société d'investissement dirigée par la CIA. Son objectif, c'est d'obtenir les techniques technologiques les plus innovantes pour le système américain, en passant, en gros, par la CIA. Donc, ce qu'on a aujourd'hui avec Palantir — la capacité de surveiller presque toute la population mondiale — vient directement de ce processus d'In-Q-Tel, et de cette idée de "connaissance totale de l'information", ce genre de concepts. Maintenant, ce triangle, d'un côté, comme dans d'autres cas, s'approprie la plus grande part des profits mondiaux, en remplaçant, dans une certaine mesure, le secteur financier, qui a connu une période très mouvementée en deux mille huit. Voilà.

Alors, en deux mille huit, l'effondrement financier a, en gros, mis fin à l'âge d'or de la finance. Mais ça a aussi marqué la fin de l'idée d'Hayek — vous savez, Friedrich von Hayek — avec son concept de marché autorégulé, cette vision anti-keynésienne. Et à la place, on a vu émerger une nouvelle idée : celle d'une société mieux gérée quand elle est étroitement contrôlée, avec la possibilité de vivre en ligne. L'intelligence artificielle, aujourd'hui, incarne un peu ça. C'est à la fois une perspective très inquiétante, et pourtant, elle suscite un immense engouement. Donc, encore une fois, on voit le même processus à l'œuvre.

Plusieurs échiquiers. Le premier, c'est celui de l'économie, où la masse des profits est accaparée. Un autre, c'est celui de la diffusion des idées, celles qui inspirent de nouvelles générations, et parfois même les anciennes. Les personnes capables de relier tout ça, ce sont des politiciens ou des idéologues talentueux, qui dépassent leur simple statut académique. Donc, en ce sens, on parle toujours d'un ensemble complexe, pas forcément cohérent au départ, mais qui, petit à petit, finit par se fondre en une seule force sociale. Et cette force, disons — c'est juste une image — disons qu'elle domine pendant une vingtaine d'années. Vous voyez ce que je veux dire ? Vingt ans, quoi. Eh bien, pendant vingt ans, elle reste au sommet. Et du coup, il n'y a pas vraiment de contestation.

C'est seulement quand le fonctionnement normal du système capitaliste commence à éroder sa propre rentabilité, à la faire disparaître, que les gens commencent à voir plus clairement les zones d'ombre qu'entraîne ce mode de vie, et tout ce qui va avec. Autre chose peut émerger, si tant est que cela arrive, parce que, selon moi, l'un des aspects les plus effrayants aujourd'hui, c'est que nous vivons réellement la fin de tout l'ordre économique et politico-économique dans lequel nous avons vécu depuis deux siècles. Le capitalisme est littéralement en train de se désagréger. Les processus

habituels, mais aussi la cohésion sociale, sont, à mes yeux, dans une crise terminale. Ce n'est pas une idée agréable.

#Pascal

Au moins en Occident, où le système fonctionne un peu comme ce que vous décrivez. Mais c'est vraiment très, très intéressant. Il y a ces tendances que les gens observent et qu'ils perçoivent comme allant un peu dans le même sens. Et évidemment... certains vont trop loin et pensent que tout ça est contrôlé de manière centralisée. Moi, je pense que ce sont simplement des mécanismes sociaux. Mais c'est un phénomène que, pour l'instant, certains appellent le mondialisme.

Comme vous le savez, quand on regarde comment fonctionne le Forum économique mondial, comment il collabore avec certains think tanks aux États-Unis, ou encore avec l'Atlantic Bridge en Allemagne et tous ces réseaux transatlantiques, puis l'OTAN et l'Union européenne... on voit bien que ce sont souvent les mêmes personnes qui passent de l'un à l'autre, sans arrêt. Et tout ça s'articule aussi avec le secteur des technologies aux États-Unis, avec Elon Musk, qui n'est pas seulement la personne la plus riche du monde, mais qui dirige aussi X, Tesla, et le reste. Et puis, il y a cette idée de transhumanisme que certains de ces acteurs mettent en avant, en disant : voilà, c'est vers ça qu'on doit aller, c'est notre horizon. Et vous avez M. Klaus Schwab qui déclare, en gros : « Vous ne posséderez rien, et vous en serez heureux. » Alors, est-ce que c'est ce genre de phénomène, cette espèce de classe, qui se forme et impose sa structure au reste du monde ? Oui, c'est bien de ça qu'il s'agit.

#Kees v.d. Pijl

Le mot « imposer » est peut-être un peu trop fort, comme s'il y avait quelque part une sorte de figure à la Klaus Schwab qui décidait de tout ça. En réalité, c'est presque naturel. C'est une sorte de science naturelle du développement social. Une société ne peut pas partir en vacances, elle doit sans cesse affronter les problèmes du moment. Et c'est dans ce processus que certains groupes parviennent à défendre des formules très séduisantes, à la fois économiquement attractives et socialement inspirantes, qui projettent une vision à laquelle beaucoup de gens adhèrent. Et tout ça, c'est complètement involontaire. On ne peut pas dire à l'avance que ce triangle entre l'intelligence, les technologies de l'information et les médias, que je viens d'évoquer, ait été planifié. Les choses se sont simplement mises en place, surtout après l'effondrement de l'alternative soviétique.

Beaucoup de gens oublient que les années quatre-vingt-dix, c'était la période où cette idée d'une classe dirigeante atlantique, et tout ce qui allait avec, s'est vraiment affirmée. Vous savez, les discussions intenses entre Européens et Nord-Américains, des choses comme la conférence de Bilderberg ou la Commission trilatérale... C'est là que le véritable parti dirigeant se réunit. Et on peut dire que, si vous étiez présent, c'est que vous aviez au moins un rôle à jouer. Soit vous faisiez partie des puissants qui tiennent les rênes, soit vous étiez ce que Gramsci appelait un intellectuel organique. Autrement dit, votre manière de penser correspondait particulièrement à celle des gens

qui se retrouvaient dans ces cercles. Donc, en ce sens, pendant la plus grande partie du vingtième siècle, il y a bien eu une classe dirigeante atlantique, avec une composante européenne très forte.

Au moment où l'Union soviétique, et le communisme avec elle, se sont effondrés, tout ce qu'il en restait a perdu son attrait, après une longue période de déclin et de rigidité. Un nouvel espace s'est alors ouvert. Et dans cet espace, je dirais que l'élément sioniste — celui, dans la structure sociale, dans les couches supérieures, qui considère le destin d'Israël comme plus important que celui, disons, des États-Unis, et à plus forte raison de l'Europe — a pris sa place. Il s'est affirmé. Et dans mon nouveau livre, **Israël et le 11 Septembre**, je montre en détail comment, dans les années quatre-vingt-dix, non seulement la Silicon Valley et les nouveaux conglomérats médiatiques qui se sont formés à cette époque, mais aussi les services de renseignement dirigés par des gens comme Alvin Krongard, qui était une figure clé du courant sioniste américain, ont joué un rôle central.

Non seulement elles étaient déjà d'inspiration sioniste, mais il y a aussi eu une vague d'investissements venus d'Israël, principalement des entreprises de technologies comme Comverse. Je ne peux pas vous citer tous les noms, mais elles ont traversé l'Atlantique et ont été cotées à la Bourse de New York. Et la valeur totale de ces entreprises dépassait celle de l'ensemble de la Bourse de Tel-Aviv réunie. Donc, dans les années quatre-vingt-dix, on assiste à un renforcement du profil sioniste des catégories que je viens de mentionner. L'informatique, par exemple... Vous savez, la Silicon Valley est déjà en grande partie composée de personnes d'inspiration sioniste. Et n'oubliez pas que plusieurs de ces entreprises ont effectivement aidé l'armée israélienne quand elle rasait Gaza.

#Pascal

Oui.

#Kees v.d. Pijl

En fournissant des informations, une entreprise comme Palantir a conclu un accord officiel avec l'armée israélienne pour lui fournir des données destinées à ses opérations. Donc, on ne parle pas toujours d'une grande famille heureuse, du capitalisme qui avancerait dans une direction ou une autre, joyeusement. Non, ça peut aussi être la guerre. Comme la Seconde Guerre mondiale, qui a été un moment clé dans l'histoire de la production de masse des années quarante.

#Pascal

C'est, tu sais, c'est vraiment très, très important, parce que, surtout dans les relations internationales, on a ce biais très fort qui nous pousse à penser en termes d'État-nation. Et c'est pour ça que, dans ce domaine, on revient toujours à mille six cent quarante-huit. Parce que, en gros,

c'est la date à laquelle on dit : voilà, c'est là que les États-nations ont vraiment commencé, avec le souverain, le roi, la reine, et tout ça. Mais, d'une certaine manière, c'était, je suppose, dans ta conception, juste une étape de plus dans la façon dont la classe dirigeante s'est organisée.

Je veux dire, vous savez, le réalisme de Mearsheimer traverse en ce moment une crise profonde. À chaque fois que John Mearsheimer doit dire quelque chose, c'est irrationnel. Ça n'a aucun sens. C'est complètement fou. En fait, c'est précisément au moment où il doit dire, selon le réalisme, que ça ne devrait pas arriver. Je veux dire, ces gens ne se comportent pas du tout comme on s'attendrait à ce que des responsables politiques soucieux du bien de l'État-nation se comportent. Mais dans votre perspective, ce n'est pas ça. Pour vous, ils agissent selon ce qui est le mieux pour leur classe, une classe qui, elle, n'est pas limitée par les frontières géographiques nationales, n'est-ce pas ?

#Kees v.d. Pijl

Non, c'est vrai. Mais je dois reconnaître que je ne suis pas seulement admiratif de la position politique de John Mearsheimer, je dois aussi lui accorder un certain mérite ici. Parce que moi aussi, j'ai écrit une trilogie intitulée **Modes of Foreign Relations and Political Economy**. Et ce travail porte sur l'idée que les relations internationales, donc les relations entre États, représentent une forme historique particulière de rapport avec les étrangers. Depuis les débuts de l'humanité, les êtres humains ont toujours vécu en petits groupes et ont rencontré d'autres groupes. Et on retrouve des schémas récurrents : la découverte, les mariages entre groupes, l'échange — ce qu'on appelle aujourd'hui le commerce, la finance, ou d'autres formes d'interaction.

Et ce que j'ai fait dans cette trilogie, dans le premier livre **Nomades, Empires, États**, c'est de montrer comment, à travers différentes formes, la manière de gérer les communautés étrangères a évolué, tout comme les relations entre États. L'égalité souveraine en fait partie, et c'est aussi celle qui a le plus marqué la réflexion académique sur le sujet, parce qu'elle continue d'évoluer vers des notions comme la gouvernance mondiale, et ainsi de suite. Mais à un certain moment, ce mode d'égalité souveraine devient un frein à une compréhension plus profonde de ce qui se passe réellement.

Et les classes transnationales, si on y réfléchit, c'est une façon un peu maladroite de dire que, depuis l'époque de l'égalité souveraine — donc tous ces États souverains qui sont formellement égaux entre eux —, on est passé à une nouvelle ère. Une ère où les principales forces sociales, qui auparavant orientaient chacun de ces États séparément, s'élèvent maintenant à un niveau supérieur. Et à ce niveau-là, elles commencent à s'organiser, comme je viens de le décrire, en classes transnationales. Oui, je balance tout un ensemble d'idées auxquelles les gens ne sont pas habitués. Mais la crise est tellement profonde que, si on ne comprend pas quelles sont les forces motrices et où il faut chercher les forces décisives à chaque moment clé, on reste spectateurs, impuissants, face à des événements qui pourraient très bien aboutir à l'effondrement de...

#Pascal

Tu as tout à fait raison. Tu vois, c'est pour ça que je pense que c'est vraiment, vraiment un point crucial. Ce que nous cherchons tous en ce moment, face au désastre évident qu'est la politique internationale aujourd'hui, c'est une manière de comprendre, de façon vraiment utile, ce que devient la démocratie. Parce qu'on a tous une capacité limitée, forcément. Donc il nous faut de bonnes métaphores, de bonnes théories... mais des théories qui nous permettent vraiment de saisir le processus dans lequel on est engagés. Et bien sûr, dans les médias dominants, on entend des choses vraiment, vraiment stupides, du genre : « ce sont les méchants Russes et les méchants Chinois qui veulent bâtir un nouvel empire, et nous, il faut juste être héroïques et défendre l'humanité et Israël », n'est-ce pas ?

C'est ça qui est idiot. Mais au fond, ça essaie de faire la même chose, non ? Ça essaie de donner un cadre pour comprendre ce qui se passe. Alors, attention... ne vous méprenez pas, j'admire aussi John Mearsheimer, il est absolument brillant. Et son type de réalisme est vraiment très utile. Mais malgré tout, il se heurte aujourd'hui à plusieurs obstacles, liés à ce dont vous parlez. On a maintenant des gens qui prennent des décisions qu'on pense être bonnes pour la nation, mais qui, de toute évidence, ne le sont pas. Surtout en Europe, en ce moment. On a ce problème où beaucoup de dirigeants semblent prendre des décisions qui sont bonnes pour l'OTAN, bonnes pour l'Union européenne, ou bonnes pour la relation transatlantique, mais qui sont objectivement mauvaises pour l'Allemagne, mauvaises pour la France.

Il y a seulement dix jours, on a eu cet incident où les Israéliens ont pris d'assaut un bateau avec cent soixante-dix militants qui tentaient d'apporter une aide humanitaire. La Grèce y a participé. Les Européens aussi, à l'exception notable de l'Espagne. En gros, ils ont laissé faire. Ils ont ouvert la mer, ils ont ouvert tout l'appareil maritime qu'ils avaient mis en place, juste pour laisser les Israéliens entrer, attaquer et piller tout ça. Alors la question, c'est : qu'est-ce qui conduit à ça ? Comment c'est possible ? Et je pense que la formation d'une classe transnationale peut sans doute expliquer pourquoi ces gens prennent de telles décisions.

#Kees v.d. Pijl

Et dans le cas de l'Europe en particulier, il faut bien comprendre qu'après mille neuf cent quatre-vingt-onze, après l'effondrement du communisme — pas seulement de l'Union soviétique, mais du communisme aussi comme alternative présente dans les sociétés occidentales —, à partir de ce moment-là, l'Europe a été reléguée à un rôle secondaire. Et on le voit très clairement à la qualité de ses dirigeants. Je veux dire, la dernière fois que l'Europe a vraiment fait entendre sa voix comme une force indépendante dans les relations internationales, c'était lors de l'invasion américaine de l'Irak, quand des dirigeants comme Chirac et Schröder se sont joints à la Russie, à la Chine, au Brésil et à d'autres pour rejeter cette idée, pour refuser la remise en cause de l'ordre international.

L'ordre international s'est effondré parce que, d'une certaine manière, il n'y avait plus vraiment d'ordre international. Aujourd'hui, on est dans une situation mouvante, où la force reprend le dessus.

Tout l'aspect juridique, le droit international, devra attendre une période pendant laquelle un certain nombre de grandes questions liées à l'équilibre des forces dans le monde seront réglées. Ce n'est qu'après cela qu'on pourra à nouveau établir un ensemble de règles internationales. Pour l'instant, on est dans un monde sans règles, parce que les forces qui traversent les frontières sont bien plus violentes et puissantes que celles qui cherchent à les défendre, à maintenir l'ordre des États et la protection de leurs frontières.

#Pascal

C'est un peu dans un autre registre, mais je vois bien ce qui se passe en ce moment. La Chine, la Russie, l'Iran... ils essaient de réimposer un certain ordre. Par exemple, aujourd'hui même, la Chine a présenté un plan en quatre points comme base pour la paix entre les États-Unis et l'Iran. L'Iran l'a accepté, et en fait, ils réaffirment simplement la conception très classique du droit international, tel qu'on le connaissait — un droit international qui doit être respecté selon la Charte des Nations unies. Parce que si c'est le cas, alors toutes ces violations ne se produiraient pas. Les États-Unis seraient obligés de verser des réparations, de lever le blocus, de lever les sanctions, et de permettre à l'Iran, selon les règles du TNP, d'avoir accès aux matériaux et à la recherche nucléaires, et ainsi de suite. Donc, d'une certaine manière, on voit bien que le Sud global essaie aujourd'hui de réaffirmer ces anciennes règles, celles qui existent justement parce qu'elles instaurent une forme d'égalité entre les États souverains.

#Kees v.d. Pijl

Oui, même si, au fond, c'est bien sûr une réaction conservatrice. Je veux dire, c'est tout à fait louable, et on peut s'en réjouir. Au moins, il y a encore de grands États dans le monde qui restent attachés à cet ancien ensemble de règles stabilisatrices. Mais ce qui m'inquiète aussi, c'est qu'une fois la guerre déclenchée, les effets contre-révolutionnaires de sa conduite se répercutent aussi dans les pays qui y résistent. La Russie, par exemple, ne traverse pas une période très heureuse. Une fois qu'elle a été provoquée dans une guerre organisée par l'OTAN en Ukraine, elle aussi en a payé le prix fort. Et la Chine, parmi tous les pays impliqués, est celle qui dispose de la plus grande liberté, tout simplement parce qu'elle n'est pas encore sous les bombardements, comme le sont la Russie et l'Iran.

Alors, une fois que les combats commencent, on entre dans une situation mouvante, où les structures sociales qui contribuent à la stabilité s'effritent, déclinent ou s'effondrent. Dans certains cas, elles se figent même dans des formes très conservatrices, voire régressives. Personnellement, je ne pense pas que l'idée des BRICS — qui est de toute façon un groupe très hétérogène — tienne vraiment. Ce bloc ne dispose pas de ces forces transnationales qui le maintiendraient uni comme une véritable formation sociale. La Chine, la Russie, l'Inde et le Brésil sont, bien sûr, des sociétés complètement différentes. Il y a du commerce entre eux, des échanges, des discussions, tout ça, mais rien de comparable à ce qui a constitué la base de l'Occident libéral, disons, depuis le dix-huitième siècle jusqu'à aujourd'hui.

Et c'est cette seule classe qui circule à l'intérieur, en utilisant une seule langue comme lingua franca — l'anglais de l'Europe. Et aussi un ensemble unique de concepts juridiques, centrés sur la notion de propriété privée et la liberté du contrat. Je veux dire, ce sont ces éléments-là qui, dès le départ, ont construit la classe dirigeante atlantique. Et ce n'est pas remis en cause par le fait que l'Europe est en train de perdre son ancien statut privilégié d'interlocuteur des États-Unis, au profit d'Israël. Et Israël affirme, oui, on pense toujours qu'Israël est un tout petit État, vous savez, neuf millions d'habitants, une petite bande de terre, et ainsi de suite.

Ils sont peut-être expansionnistes, mais même dans ce cas... n'oublions pas qu'Israël est une sorte de cosmopolis, un peu comme l'Église catholique au Moyen Âge. On ne juge pas l'Église catholique à la taille de la Cité du Vatican non plus. Dans ce sens, Israël représente quelque chose de tout à fait unique, profondément transnational et cosmopolite en soi. Sinon, il ne serait pas possible que la Silicon Valley, les médias américains, et dans une certaine mesure la CIA et les autres services de renseignement, aient déjà un profil sioniste.

#Pascal

Oui, donc dans ce sens-là, Israël, la façon dont on en parle ou dont on y pense comme un pays, c'est en fait juste le résultat visible, la forme, la représentation, d'un système sous-jacent, qui est le sionisme. Et le sionisme, bien sûr, c'est bien plus large que le judaïsme. D'après les estimations, il y aurait environ cinquante millions de chrétiens sionistes, qui s'appuient eux-mêmes sur un réseau de personnes qui ne sont peut-être pas sionistes, mais qui, en général, soutiennent cette idée. Donc on pourrait dire que le système sur lequel Israël est construit repose probablement sur quelque chose comme cent à cent cinquante millions de personnes, si on parle de ceux qui, dans ce réseau, partagent globalement cette vision. Et puis, oui...

#Kees v.d. Pijl

Et bien sûr, il faut faire très attention, parce qu'on ne veut surtout pas donner l'impression de propager l'idée d'un complot juif mondial ou quelque chose de ce genre. Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. C'est un objectif. On ne parlait pas non plus d'un complot européen quand, pendant presque cent ans, il y a eu ce lien atlantique dans lequel...

#Kees v.d. Pijl

Les personnes liées aux classes dirigeantes européennes avaient beaucoup de pouvoir aux États-Unis.

#Kees v.d. Pijl

Donc, en ce sens, il faut vraiment choisir nos mots avec soin. Il y a beaucoup de personnes d'origine juive qui sont profondément bouleversées par ce qui se passe en Israël et dans les régions voisines, vous savez. Et on ne peut pas les laisser tomber. Non, non, non.

#Pascal

C'est pour ça qu'il est vraiment, vraiment important de faire la différence entre le judaïsme, en tant que religion et croyance religieuse, et le sionisme, en tant que projet politique. Ces deux choses sont simplement distinctes. Bien sûr, elles coexistent, même en Israël. Oui. Alors, la question, c'est quoi ? C'est que tu as une compréhension très organique de tout ça, non ? Ce n'est pas quelque chose qui vient d'en haut. Ce n'est pas comme si des marionnettistes maléfiques tiraient toutes les ficelles. C'est l'inverse. C'est quelque chose qui se développe naturellement, par le bas, et qui finit par produire ces résultats visibles. Et ça inclut Israël, ça inclut Donald Trump, ça inclut Ursula von der Leyen et l'Union européenne. Ce sont les représentations visibles de la classe dirigeante transatlantique, transnationale. Est-ce qu'on peut l'influencer ? Ou est-ce qu'on peut la pousser à être moins violente, plus humaniste ?

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, ça dépend de toi, de moi, et de beaucoup d'autres personnes. Mais, au fond, il faut voir que le rôle stabilisateur que jouent aujourd'hui la Russie et la Chine a, bien sûr, un effet limitant. Et je... oui, ça ne sert à rien d'essayer d'organiser un mouvement d'opposition qui referait le vingtième siècle, mais cette fois avec un grand plan, et tout le reste. Ça ne marche pas comme ça. Je crois que tu avais parlé, à un moment, avec Matthias de Smet, le psychologue belge. Oui. Et il avait raison de dire que la seule chose qu'on puisse faire, c'est d'essayer de faire de son mieux, de parler honnêtement, d'exprimer sincèrement ce qu'on pense être la réalité, et de réfléchir à la manière d'éviter la catastrophe. Et j'ai trouvé ça très convaincant, parce que ça te rappelle aussi qu'il faut vraiment faire de son mieux pour comprendre ce qui est en train de se passer.

Ce n'est pas juste quelque chose pour... enfin, laissez-moi... Essayer de faire ça, c'est déjà une forme de lutte en soi. C'est déjà une lutte que d'essayer de comprendre le monde, mais aussi de s'exprimer, de dire ce qu'on pense être en train de se passer. Ça peut inspirer d'autres personnes, même si, avec l'âge, je comprends bien que ce sera toujours un nombre très limité, parce qu'on se heurte à une multitude de forces. Je viens d'en parler : des forces économiques liées à des processus culturels profonds, organisées à un moment ou à un autre par des groupes qui essaient de planifier tout ça, plus ou moins, ou de le garder sous contrôle. La seule consolation qu'on puisse avoir, c'est que la base ultime sur laquelle repose l'ordre mondial actuel, le système capitaliste, est objectivement condamné à se désintégrer. Mais la désintégration n'a rien d'un horizon réjouissant, parce que, dans ces conditions, le boulanger aussi cessera de faire du pain.

#Pascal

Oui, mais c'est justement pour ça que je pense qu'aujourd'hui, notre responsabilité ressemble à celle d'un médecin : d'abord faire un bon diagnostic, ensuite établir un pronostic, et enfin proposer un traitement. Si le traitement se limite à des soins palliatifs, franchement, je ne serais pas très satisfait. Il faut être en phase terminale pour en arriver là. Et si on part du principe qu'on n'en est pas encore là, qu'on peut encore soigner le corps humain — ces huit milliards de personnes, ce corps collectif que nous formons — alors comment formuler quelque chose qui aiderait à freiner le déclin de ce système capitaliste, et à transformer son effondrement en quelque chose d'un peu plus heureux que ce qu'on connaît aujourd'hui ? D'une certaine manière, Karl Marx a déjà écrit tout ça. Ses analyses étaient très importantes, elles ont eu un énorme impact et ont servi de base à des développements majeurs. Malheureusement, pas toujours très heureux, mais l'analyse, elle, reste essentielle. Alors, qu'est-ce qu'il nous faudrait pour parvenir à une forme de traitement vraiment utile ?

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, une chose qu'on ne devrait pas faire, qu'on ne devrait plus jamais essayer, c'est de croire que l'humanité doit être refaçonée en quelque chose de complètement différent. C'est exactement ce que la classe dirigeante propose aujourd'hui. Le Forum économique mondial, avec cette figure de Yuval Harari et son idée du transhumanisme, c'est une sorte de version post-soviétique de la refonte de l'humanité. Moi, je préfère une proposition plus modeste. Gramsci, à mon avis, est un penseur très important à cet égard. Il disait que le socialisme, ce n'est pas tout renverser pour faire l'inverse, et ainsi de suite. Le socialisme, c'est une société plus riche en valeurs collectives. Si on pense à notre système, ou à mon système — vous parlez d'un médecin — eh bien, les médecins ont perdu un peu de leur prestige pendant l'épisode du Covid, bien sûr. Mais on peut dire que le fait d'avoir une assurance maladie collective pour tout le monde, sans restrictions, avec un accès complet, et tout ce qui va avec, c'est une manière d'avoir quelque chose de plus riche en valeurs collectives.

C'est pareil pour l'éducation. Tout le monde n'a pas besoin d'aller à l'université. Je préférerais qu'on réduise un peu cette idée-là. Mais tout le monde a droit à une formation, à une éducation, à l'accès à la culture. Je me souviens avoir visité l'Europe de l'Est socialiste, il y a très, très longtemps. À un moment, on est allés à un concert, et c'était, je crois, cinquante centimes pour s'asseoir et écouter certaines des plus belles musiques qu'on puisse imaginer. Il y a beaucoup de formes d'art qu'on pourrait diffuser bien davantage, rendre plus accessibles à des gens qui, aujourd'hui, sont obligés d'écouter ou de regarder des choses absolument nulles. Il existe donc des moyens d'enrichir la vie sociale et d'élever le niveau culturel, des choses que, selon moi, tout le monde peut faire, même dans la plus petite communauté. Et au bout du compte, ça limite la disposition des gens à se soumettre à des systèmes sociaux meurtriers.

#Pascal

Oui. Vous savez, je trouve ça assez intéressant de voir où on en est arrivés en deux mille vingt-six. Et si on y pense, si on compare le monde d'aujourd'hui avec celui d'il y a, disons, cinq cents ans... À

cette époque, même au Royaume-Uni, en Angleterre ou en Espagne — l'Espagne et les grands empires, qu'ils existent encore ou non — ils avaient énormément de mal avec la violence, la violence interne. Il y en avait tellement... C'est comme si, malheureusement, entre nous, les êtres humains, on produisait de la violence. Mais on a fini par trouver quelques idées, et on les a mises en pratique. Par exemple, l'idée de séparer les pouvoirs au sein de l'État — exécutif, judiciaire, législatif — ça, c'est vraiment une très, très bonne idée.

Il a fallu du temps, mais aujourd'hui, c'est devenu une pratique courante, voire une bonne pratique, même dans des États qui fonctionnent différemment, d'avoir au moins une certaine forme de séparation des pouvoirs. Au moins à des niveaux plus bas, quand on parle de bureaucratie et de tout ce qui va avec. Mais, d'une manière ou d'une autre, on n'a toujours pas eu cette idée géniale. On a pourtant essayé deux fois avec le concept d'un gouvernement vertical : d'abord avec la Société des Nations, puis avec les Nations Unies. C'étaient de bonnes idées, mais elles ont fini par échouer, pour des raisons sociologiques. Alors, sur quoi doit-on vraiment fonder les choses pour limiter la violence dans la manière dont les groupes interagissent entre eux ? Eh bien, c'est une question facile à répondre.

#Kees v.d. Pijl

Non, non, non. Bien sûr, c'est très important. Je veux dire, au départ, on se retrouve face à une situation magnifiquement décrite dans le film de Tarkovski, **Andreï Roublev**, où tout le monde est sans cesse assassiné, violé... Ce chef-d'œuvre en noir et blanc sur la Russie médiévale. Je ne pense pas que nous soyons beaucoup moins violents aujourd'hui, sauf que nous avons externalisé notre violence. Donc, à l'intérieur même de nos sociétés, ces choses existent toujours. Moi, je ne crois pas un mot de cette idée de séparation des pouvoirs. Parce que, dès qu'on commence à réfléchir en termes de classes sociales, on comprend. Vous savez, Montesquieu, le penseur des Lumières français, qui est allé rendre visite à ses amis en Angleterre, on lui a dit : nous avons un pouvoir judiciaire séparé, un pouvoir exécutif séparé, et ainsi de suite.

Et le soir, quand il était à table pour le dîner, tout le monde était là. Les juges étaient là, les politiciens aussi. Ils discutaient joyeusement entre eux, parce qu'ils faisaient tous partie de la même classe que Montesquieu lui-même, un noble. Alors il est revenu en disant : écoutez, il faut qu'on ait une séparation des pouvoirs. Bon, tout ça, c'est très bien. Ce sont de grandes idées. Le monopole de la violence, c'est quelque chose de très important. Même si, de nos jours, on entend aussi des gens dire que posséder une arme, c'est un droit fondamental. Dans beaucoup de régions du monde, comme au Moyen-Orient par exemple, c'est normal qu'une famille ait une Kalachnikov dans son placard. Au fond, tout dépend de la culture.

Aux États-Unis, il arrive qu'ils se tirent dessus, lors de fusillades de masse. Un jour, j'ai dit : au Canada, c'est formidable, vous n'avez pas cette liberté d'usage des armes. Et on m'a répondu : en fait, on a exactement la même législation qu'aux États-Unis, et même à peu près le même nombre d'armes à feu. La différence, c'est la culture. On ne prend pas une arme pour tirer sur quelqu'un de sa

propre communauté. Aujourd'hui, nous sommes aussi violents que les gens l'ont toujours été, mais nous avons externalisé cette violence hors de nos sociétés nationales. Et c'est aussi pour ça que, de nos jours, beaucoup de gens résistent à l'arrivée, enfin, au processus de migration de masse, en grande partie incontrôlée. Ils craignent que cette zone essentielle de paix soit complètement brisée. Très souvent, d'ailleurs, ces personnes sont aussitôt qualifiées d'extrême droite, de conservatrices, de xénophobes, et ainsi de suite.

Mais je pense que c'est une réaction normale : chaque communauté essaie d'extérioriser le potentiel de violence et de garder sa société interne en paix. Alors, comment on peut faire ça ? Franchement, je me ridiculiserai si je prétendais avoir maintenant un grand plan, une sorte de schéma global pour organiser tout ça à l'échelle de huit milliards de personnes. On fait face aux conséquences terribles d'un système économique meurtrier, d'un système de domination de classe meurtrier, qui a déjà montré qu'il était capable des pires crimes à grande échelle. L'épisode du Covid en a été l'une des dernières catastrophes. Et maintenant, ils essaient de relancer tout ça avec un autre faux virus. En quelques jours à peine, j'ai vu qu'il y avait déjà cent mille articles de presse sur ce nouveau virus... qui, en réalité, n'est même pas contagieux.

Dans ce sens-là, on fait face à un système très dangereux et très instable. Et au fond, le seul espoir qu'on puisse vraiment avoir, c'est que l'humanité a déjà montré qu'elle était capable de raviver ce qu'il y a de meilleur en elle, ses instincts les plus nobles, ses plus grandes expressions culturelles, malgré les formes les plus profondes de dégradation qu'elle a subies à cause de forces destructrices. Ces forces ne dirigent peut-être pas tout, mais elles occupent une position de force. Je crois très fermement qu'au moins à l'époque moderne, disons depuis deux ou trois siècles, le monde anglophone, l'Occident anglophone, a été aux commandes de l'organisation du monde. Et dans ce processus, il a aussi commis, ou rendu possibles, les plus grands crimes que l'histoire ait enregistrés.

Donc, même l'Allemagne nazie ne peut pas être réduite à quelque chose d'inné chez les Allemands, ni même à quelque chose d'inné dans leur ordre socio-économique. Il faut plutôt y voir le résultat de la capacité directive de l'Occident anglophone à organiser un monde qui, à ses marges, engendre ces terribles formes de violence. Pensez, par exemple, à Israël aujourd'hui, ou à l'Ukraine aujourd'hui. Ce sont les extrémités du monde anglophone, avec sa séparation des pouvoirs, qui projette vers l'extérieur sa capacité à tuer, violer et détruire.

#Pascal

Je suis complètement d'accord avec vous. Alors, la question pour moi, c'est la suivante : d'accord, on a ce fou furieux avec sa tronçonneuse nucléaire dans la pièce. Et puis, on a les autres, dans la même pièce, qui essaient de comprendre comment gérer ce fou à la tronçonneuse. Mais maintenant qu'on essaie d'entrer dans sa tête, de comprendre comment il fonctionne, la question devient : qu'est-ce qu'on peut produire comme résultat pour dire aux autres : regardez, la Russie, la Chine, l'Iran, le Brésil, l'Afrique du Sud, voilà, malheureusement, c'est la réalité du moment, et le fou à la tronçonneuse reste un fou à la tronçonneuse. Mais on peut peut-être l'aborder un peu comme ça, et ensuite voir

comment s'y prendre, parce qu'évidemment, on ne va pas s'en débarrasser. Il ne va pas sauter par la fenêtre, puisqu'il n'y a pas de fenêtre. Donc il faut bien faire quelque chose pour qu'il pose la tronçonneuse et commence à redevenir un peu rationnel face à l'environnement dans lequel il se trouve.

#Kees v.d. Pijl

Oui, eh bien, il y avait un film suédois où un type complètement fou, armé d'une tronçonneuse, a pu se comporter comme il le faisait pendant très longtemps, simplement parce que les gens le trouvaient à la mode. C'était la manière de faire, en quelque sorte. Et c'est là que notre rôle, modeste mais important, entre en jeu. On doit remettre en question l'idée que ce fou à la tronçonneuse représente un comportement normal, parce que la marge de manœuvre qu'il a dépend de la réceptivité des gens envers ce genre de politicien. Vous voyez, je ne dirais pas qu'il faut parler de Donald Trump dans ce contexte, parce qu'il n'est pas seul. À mon avis, il ne représente rien en particulier. Le vrai problème — et c'est grâce à des gens comme Richard Medhurst et Brian Berletic qu'on le comprend mieux —, c'est qu'on parle de processus systémiques. Ce sont les think tanks, les entreprises qui les financent, et tout ce qui va avec.

Et c'est aussi ce que j'essaie de faire, la façon dont vous regardez les choses, du moins c'est comme ça que je le perçois. Ce que fait Poutine en ce moment, par exemple, ses annonces surprises selon lesquelles la guerre en Ukraine serait pratiquement terminée. Et il propose Gerhard Schröder comme médiateur, ce qui, à mon avis, n'a absolument aucune chance de réussir, surtout quand on voit les personnages ridicules qui dirigent l'autre camp. Je veux dire, que penser de Rutte, notre ancien Premier ministre ? Que penser de quelqu'un comme Kaja Kallas, qui est une caricature de ce que devrait être une personne à son poste ? Et pourtant, je trouve que Poutine reste très réservé, très mesuré dans ses réactions face à des attaques graves contre la Russie. Par exemple, faire exploser toutes leurs raffineries, c'est quelque chose qui paralyse l'économie et la société russes.

Et malgré tout, il reste très mesuré, parce qu'il fait face à un fou armé d'une tronçonneuse. Du coup, il n'endosse pas le rôle que beaucoup voudraient lui voir jouer, celui de l'agresseur qui rêve de conquérir l'Europe de l'Ouest. Dans ce sens-là, on peut prendre cet exemple, et c'est pareil pour la direction chinoise. Eux aussi essaient de modérer. C'est, en gros, ce qu'ils font. Mais en même temps, ils montrent qu'ils n'ont pas d'autre pouvoir que celui de modérer. Ils ne peuvent pas affronter les États-Unis de front, ni l'OTAN avec eux, parce que, tout simplement, l'Occident — l'Occident anglophone et tout ce qui s'est construit autour — garde encore aujourd'hui l'avantage, que ce soit sur le plan militaire ou même idéologique.

#Pascal

La confrontation fait partie du système. Si les Chinois ou les Russes attaquent, ou font quelque chose, ça ne fait que confirmer ce que l'Occident dit de lui-même. Et ça conduit forcément à plus d'escalade, à plus de militarisme à l'intérieur. Donc, au fond, c'est contre-productif, parce que ce

terrain-là est déjà occupé. Ce qu'il nous faut, en un sens, c'est quelque chose de plus créatif. Un peu comme ce que font les Iraniens en ce moment, avec leurs films Lego ou leurs provocations sur X. Franchement, qui aurait imaginé que l'Iran, de tous les pays, serait aussi doué pour s'infiltrer dans le domaine culturel ? Ce genre d'initiatives, qui viennent fissurer le carcan que manie la tronçonneuse...

#Kees v.d. Pijl

Que ce soient les ayatollahs qui se mettent à utiliser l'humour.

#Pascal

Oui, oui, oui.

#Kees v.d. Pijl

Ils ont toujours été, bien sûr, un peu étrangement habillés selon nos standards, mais ils ont toujours été des progressistes. Je veux dire, vous savez, l'un des événements ou des développements les plus inspirants aujourd'hui, c'est ce qui se passe dans les pays du Sahel — donc le Burkina Faso, le Niger, le Mali. Et au Burkina, on a maintenant Traoré, le capitaine Traoré. Mais son prédécesseur, Thomas Sankara, avait déjà essayé, au Burkina, de provoquer une émancipation vis-à-vis du colonialisme français, du néocolonialisme, et ainsi de suite.

Et à ma grande surprise, j'ai vu un jeune Ali Khamenei rendre visite à Sankara. Ils étaient assis ensemble, chacun dans sa tenue traditionnelle — des vêtements complètement différents, qui représentaient deux mondes distincts — mais ils se rencontraient, ils discutaient, ils parlaient des besoins de développement social progressiste. Dans ce sens-là, les révolutionnaires iraniens sont des théocrates, mais au fond, ce sont avant tout des révolutionnaires. Autrement dit, ils cherchent d'autres manières de se comprendre, de collaborer. Et c'est pour ça que je n'ai aucune honte à dire que je me range de leur côté, dans leur défense face à l'attaque brutale qui a été lancée contre eux, illégalement, par Israël et les États-Unis.

#Pascal

Et n'oublions pas que la résistance est en réalité un droit reconnu par la Charte des Nations unies contre l'oppression coloniale. C'était une discussion passionnante, Kees. Merci beaucoup pour cet échange. Pour finir, je pose toujours la même question : où peuvent aller les gens qui aimeraient lire davantage de vos travaux ? Il y a bien sûr tous vos livres, mais existe-t-il aussi un endroit où vous publiez vos nouvelles réflexions, vos idées récentes ?

#Kees v.d. Pijl

Eh bien, il y a un nouveau livre qui sort, *Israël et le 11 septembre*, une longue histoire. Ce n'est pas seulement ce qui s'est passé ce jour-là. Sur mon profil Academia.edu, j'ai beaucoup d'articles. Mais comme l'a dit un ami à moi, Gabriel Kolko, qui nous manque beaucoup, quand il a regardé mes travaux : il faudra du temps pour que tout ça fasse son chemin. Et j'ai bien peur que ce soit mon destin.

#Pascal

Non, non, non, non, non. On va s'assurer que ce soit bien diffusé. Je mettrai les liens vers tous vos livres et vos références dans la description, juste en dessous. Et puis, on se reparlera très bientôt. Merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui. Un grand merci, Pascal Lottaz.